Quarante-sixième année. — N° 11. (EDITION DU MATIN) VENDREDI 11 JANVIER 1901.

Journal de Roubaix

TARIF D'ABONNEMENTS.— Roubaix-Tourcoing, le Nord et les départements limitrophes : Trois mois, 5 fr. ; Six mois, 9 fr. ; Un an, 18 fr.
Les autres Départements et l'Etranger le port en sus.
Agence particulière à Paris, 26, rue Feydeau

Bureaux et Rédaction : Roubaix : 71, Grande-Rue. — Tourcoing, rue Carnot, 5
Directeur-Propriétaire : Alfred REBOUX

ABONNEMENTS ET ANNONCES : A Roubaix, aux bureaux du journal, Grande-Rue, 71. — A Tourcoing, aux bureaux du journal, rue Carnot, 5, et à la librairie Watteeuw, rue Saint-Jacques, 30. — A Paris, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 8. — A Bruxelles, à l'Office de Publicité, 46, rue de la Madeleine. — A Monaco, chez M. Henri Lanoux, rue de la Stalle. — En vente à Paris : aux Bibliothèques de la gare de l'Est, de la gare du Nord et de la gare St-Lazare.

Ce numéro
Comprenant SIX PAGES
NE DOIT ÊTRE VENDU
QUE 5 CENTIMES

NOS FEUILLETONS

Nous commencerons prochainement la publication de

PÈRE INCONNU
par Pierre SALES

L'EMBAUMEMENT DE GAMBETTA

La « Quinzaine » a publié récemment le curieux récit de M. Baudiau qui fut chargé de l'embaumement du corps de Gambetta :

De toutes les opérations que j'ai pratiquées sur de grands personnages, la seule vraiment qui mérite d'être contée dans ses détails, est celle que je fis sur un homme d'Etat de ce temps, dont la mort, survenue à l'improviste, et dans des conditions particulièrement mystérieuses, prit sur le coup les proportions d'une catastrophe nationale. Il était 4 heures de l'après-midi environ, quand je fus mandé par dépêche aux J... M. G... y était mort dans la nuit. C'était son père qui m'avait fait appeler. La maison était consignée depuis la veille : les médecins et les amis intimes de G..., qui montaient la garde dans les pièces du rez-de-chaussée, ne laissaient entrer personne et il fallait montrer patte blanche pour entrer jusqu'au défunt. Mon aide et le commissaire de service m'accompagnaient. On nous mena enfin dans la chambre mortuaire. Le corps était déjà en pleine décomposition. Quand il fut déshabillé, j'aperçus distinctement la trace de deux balles, dont l'une avait pénétré de la main droite dans l'avant-bras, en coupant le nerf cubital, et dont l'autre s'était logée près de la hanche. Mme L... se trouvait dans la pièce avec nous et un valet de chambre. La présence du commissaire l'inquiétait visiblement. Elle lui demanda s'il venait pour une enquête. Le commissaire la rassura, lui dit qu'il était là seulement, comme l'exigeait la loi, pour assister à l'embaumement du corps. Sur quoi Mme L... se lança dans des explications confuses et sortit. Mais elle n'avait pas plutôt le dos tourné que le valet de chambre nous dit : « Pas du tout. Ce n'est pas comme cela que les choses se sont passées. « Elle » tenait le révolver ; « lui » voulut le lui faire lâcher. Deux coups partirent qui le frappèrent à la main et à la hanche » D'un rapide examen du corps, il résultait néanmoins que la mort n'avait pas été causée par ces coups de revolver : G... succombait à une pérityphlite caractérisée. On en eut la preuve à l'autopsie : le gros intestin saillit de l'abdomen, énorme, comme d'un bœuf, et tout distendu par les gaz. L'appétit de cet homme était invraisemblable. Une vieille cuisinière qu'il avait gardée, en plus du fameux T..., me disait : « Monsieur, il mangeait tous les matins ses cinq cotelettes à déjeuner,des pommes de terre, de la salade, que j'en étais épouvantée. — « Bien sûr que Monsieur, gras comme il est, ne devrait pas tant manger, lui disais-je souvent. Il m'envoyait promener ». Nous étions presque tout le temps seuls dans la pièce, le commissaire, mon aide et moi. Une rumeur sourde montait des autres pièces du rez-de-chaussée. Des portes claquaient ; des pas criaient dans les escaliers ; par instants les voix prenaient un timbre suraigu, comme si l'on se fût disputé. Ce n'était point là ce que nous attendions, le morne abattement des vraies douleurs. On a dit que Paul B... s'était évanoui en pénétrant dans la pièce où reposait G... J'accorde que le cadavre dégageait une odeur « sui generis » ; mais enfin Paul B... avait assez l'habitude des amphithéâtres et des salles de dissection pour qu'il ne montrât pas tout à coup une sensibilité de petite maîtresse. Attribuer sa syncope à l'émotion me paraît, d'autre part, bien hasardeux. Ce que j'ai vu le moins dans cet entourage du grand mort, c'est l'émotion nue, véritable, sincère. Il y avait plutôt sur les visages de l'inquiétude, de la gêne, du dépit. Je vous en donnerai une nouvelle preuve tout à l'heure. La nuit était venue. Je continuai mon opération tout en causant avec mon aide et les rares personnes qui, de temps à autre, passaient dans la pièce. Lié comme j'étais avec la plupart des médecins qui avaient soigné G..., et spécialement avec Paul B..., je pensais que notre couvert serait mis « en bas » avec celui de la Faculté. Vers huit heures, comme j'entendais un froissement d'assiettes, j'envoyai mon aide s'en assurer. Il revint et me dit que la Faculté ne voulait qu'elle à sa table. « Pas d'embaumeur ! Pas de Baudiau ! » avait été le cri général. Un embaumeur, fi donc !... Mais si les embaumeurs sont à ce point méprisables, d'où vient, je vous prie, que les agrégés leur font une si rude concurrence ? Nous mourions de faim, cependant. Tout ce que nous pûmes obtenir, vu la rareté des vivres et l'éloignement de S... (la localité la plus proche), ce fut une bouteille de vin et des biscuits. Encore les dûmes-nous à l'insistance personnelle de Mme L... Tant d'égoïsme avec une fierté si déplacée m'avait passablement agacé. Au petit jour, je dis au commissaire : « Cela ne peut durer. Le principal de l'opération est fait. Poussez donc jusqu'à S... puisqu'il n'y en a ici que pour la Faculté, et commandez un solide Balthazar. Je me charge du reste. » Marché conclu. Le commissaire prend les devants. Mon aide et moi nous faisons à la hâte la toilette du mort,puis,je donne un tour de clef à la porte et en route pour S... Tout alla bien pour commencer. Mais voilà que la Faculté apprend notre fugue : la porte de la chambre mortuaire est fermée à clef ; pas moyen d'y pénétrer. Je réponds, entre deux coups de fourchette,que je suis seul responsable des bons résultats de l'opération, que, pour qu'elle réussisse, il faut que le corps reste isolé trois ou quatre heures, qu'au surplus je suis tout disposé à rendre la clef, mais que ce ne sera qu'à Paul B... en personne, à Paul B... que j'avais connu étudiant, puis à la clinique du docteur Dupuy, qui me donnait alors du « cher Baudiau » et qui m'en aurait vraisemblablement donné toute sa vie, s'il n'était devenu ministre. Je ne l'avais pas revu depuis le soir de son entrée au ministère, où je le rencontrai à un champagne d'honneur que lui offraient quelques amis. J'étais du nombre.

A l'issue de la petite fête, B... me prit à part. — « Baudiau, me dit-il, j'ai un service à te demander maintenant que je suis ministre. — Lequel ? — De ne plus me tutoyer. » — Voilà l'homme et voilà le démocrate ! Il est vrai qu'en manière de réparation Paul B... me nomma plus tard officier d'académie. Vous me direz que je n'aurais pas dû accepter. Que voulez-vous, Monsieur ? Je ne suis pas rancunier. B... vint donc, et, d'un ton comminatoire : « Donne-moi la clef. » Je la lui donnai. Quelques instants après je retournai moi-même aux J..., où l'autopsie du corps avait commencé. Quelle boucherie, Monsieur ! Ah ! un fils l'arrangeait, mon pauvre cadavre ! V... décousait le bras ; L coupait l'appendice ; B... empaquetait le cœur dans un journal ; F... filait avec le crâne. Dans l'intervalle on m'envoyait chez un pharmacien de S... peser le cerveau, qui était d'une densité extraordinairement faible : 1.150 grammes ! ce grand homme avait le cerveau d'un crétin... Quand je revins G... était tout en lambeaux : je rajustai vaille que vaille les débris qui restaient et mon aide et moi nous le plaçâmes dans la bière. Ah ! Monsieur, que n'a-t-on pas dit encore sur cette mise en bière ? A quelle débauche d'anecdotes pittoresques, de détails émouvants et sensationnels, vos confrères ne se sont pas livrés ! Et l'épisode du drapeau tricolore, dans lequel un des amis de G... l'avait enseveli ·Inventions, pures inventions que tout cela. Le drapeau, c'est moi, Baudiau, qui eus l'idée d'y ensevelir G... ; moi, Baudiau, qui l'enlevai d'une fenêtre et le détachai de sa hampe. Les amis se moquaient bien de ces détails : une fois nantis, frrrtt ! ils s'étaient envolés comme des moineaux pillards. J'étais seul, vous dis-je, avec mon aide et le commissaire. Je me trompe. Il y a quelqu'un qui parut un moment sur le seuil : Paul D..., le fondateur lde la Ligue des Patriotes... Ce grand corps maigre, anguleux, avec sa tête osseuse pointant d'une redingote interminable, faisait vraiment peine à voir : il était tout décomposé. Il me pria d'enfermer dans le cercueil une médaille de la Ligue des Patriotes, dont le défunt était président d'honneur. Je ne lui refusai point ce petit service. Mais voici, Monsieur, une preuve décisive que les amis de G... n'assistaient point à la mise en bière et qu'ils avaient d'autres soucis en tête : c'est que je pus introduire dans cette bière, tranquillement, sans me gêner, un objet sur la nature duquel je ne veux pas m'expliquer pour le moment, mais dont j'affirme « qu'il était tel que, si un des amis de G... s'était trouvé là, il me l'eût tout de suite arraché des mains »... La preuve est formelle, je pense, et témoignera tôt ou tard de la sincérité de mes déclarations... Vraiment, ces amis de G... nous l'ont bâillé belle avec leur émotion... Mais, Monsieur, pendant une partie de l'embaumement et après l'autopsie, il n'y a eu que nous, je le répète, à veiller le corps. Je voulais emporter un souvenir de cette journée historique : j'ai pu fouiller librement dans les tiroirs, sans y rien trouver, du reste, pas un bout de papier, pas un torche-c... De dépit, je me suis rabattu sur un porte-plume qui traînait par terre avec la dernière ordonnance des médecins qui soignaient le grand homme... Je les ai là, dans une cassette. J'ai aussi des cheveux de G..., une mèche grise coupée avant la mise en bière... Ils sont dans cette enveloppe. Enfin, j'ai pu prendre un moulage du cerveau... C'est peut-être la pièce la plus curieuse de mon musée et j'y tiens comme à la prunelle de mes yeux.

« Oui, plus j'y réfléchis, plus je me rends compte que cet embaumement du corps de G..., malgré les déboires de toute sorte qui ne m'y furent point épargnés, restera le grand souvenir, le point culminant de ma carrière. J'ai conçu de ce moment une sainte horreur de la politique. Des amis, bien des fois, s'affligèrent de mon scepticisme : c'est qu'il m'avait été donné de voir à nu le personnel gouvernemental de ce temps et que le spectacle n'était point pour m'affermir dans mon amour du régime... »

Informations

INGENIEUR ATTAQUE A DECAZEVILLE

Decazeville, 9 janvier. — Hier soir, à six heures, l'ingénieur Auteur sortait de l'usine lorsqu'il fut attaqué par deux aides de four, à l'usine, âgés tous deux d'une vingtaine d'années. Ils l'ont frappé au front avec un coup de poing américain.

L'ingénieur a dénoncé ses agresseurs à la gendarmerie. Ses blessures sont peu graves. Il a pu reprendre son service ce matin.

LA MORT D'UN MEMBRE DE L'INSTITUT

Paris, 9 janvier. — On annonce la mort d'un membre de l'Institut, M. Block, membre de l'Académie des sciences morales et politiques. Il était né à Berlin en 1816 et naturalisé depuis l'âge de 5 ans. Il était le collaborateur du « Temps » pour les questions économiques. C'est lui qui a fait le dictionnaire de l'administration française.

LES CONCLUSIONS DU SUBSTITUT DANS UN PROCES MONSTRE

M. le substitut Servin vient de faire connaître ses conclusions dans le procès monstre engagé entre M. et Mme Boni de Castelane et les marchands d'objets d'art anglais, MM. Wertzheimer. Il a décidé qu'une nomination d'experts pourrait seule permettre au tribunal de se prononcer.

LE SAUVETAGE DE L'ENFANCE

L'Union française du sauvetage de l'enfance, qui était présidée par M. Jules Simon et Mme Jules Simon et qui se trouve sans président depuis la mort de cette dernière, va offrir sa présidence à M. Casimir-Périer.

LA TELEGRAPHIE SANS FIL

Un syndicat de capitalistes a invité l'inventeur russe bien connu, le professeur Popoff, à se rendre à Londres afin d'y perfectionner et d'y exploiter concurremment avec le système Marconi, son procédé de télégraphie sans fils. Le professeur Popoff a accepté.

LE COMMERCE DES LAINES EN ALLEMAGNE

Leipzig, 9 janvier. — On a inscrit aujourd'hui au registre du commerce l'Association du commerce des laines, qui a pour but de soutenir et de favoriser les intérêts des commerçants en laines de l'Allemagne, et de fixer les usances généralement admises dans le commerce de laines.

UN IMMENSE INCENDIE DANS LA REPUBLIQUE ARGENTINE. — PERTE DE NOMBREUX TROUPEAUX

Buenos-Ayres, 8 janvier. — De vastes étendues de prairies dans les provinces de Bahia, Blanca et La Plata ont été dévastées par un incendie. Toute la végétation ainsi qu'un nombre incalculable de moutons, de bétail et de chevaux a été détruite sur une étendue de quarante lieues carrées.

INCENDIE DE L'ORPHELINAT DE ROCHESTER

Rochester, 9 janvier. — L'orphelinat incendié renfermait 170 à 200 personnes. Une trentaine ont été soit blessées, soit horriblement brûlées. L'édifice,qui est de trois étages, est presque entièrement détruit, car la chaudière, en faisant explosion, avait renversé les murailles d'une des ailes, juste au-dessus du sol.

CHOSES ET AUTRES

L'oncle Saturnin administre une semonce à son coquin de neveu.

— Tu fais le désespoir de ta famille, tu es un fils dénaturé...

— Comme l'alcool ricane le jeune homme.

— Comme l'alcool, à peu près : l'alcool dénaturé est presque exempt de droits ; toi, tu t'exemptes de tes devoirs !

—x—

Au tripot.

Quatre fois de suite, le banquier abat neuf et, tandis que le croupier ratisse les mises des pontes, méfiants devant cette veine persistante on l'entend murmurer :

— « Dura lex, sed lex... »

Mais un joueur de s'écrier :

— Tiens ! voilà que les grecs parlent latin maintenant !

L'ACTUALITÉ

— M. le Ministre de la Guerre est indisposé et ne peut aujourd'hui s'occuper de quoi que ce soit...

— Je le regrette pour lui, mais je m'en félicite pour les régiments.

L'ANNIVERSAIRE DE NAPOLÉON III

Paris, 9 janvier. — La messe anniversaire de la mort de Napoléon III a été célébrée, à midi, dans l'église Saint-Augustin. C'est le R. P. Evermode, ancien supérieur des chapelains de l'impératrice, qui a officié.

Dans le chœur avaient pris place, avec leurs drapeaux, surmontés de l'aigle et cravatés de crêpe, les présidents des comités plébiscitaires d'arrondissement.

Dans l'assistance, très nombreuse, on remarquait le prince et la princesse Joachim Murat, les princes Lucien et Napoléon Murat, MM. Eugène Berger, Cunéo d'Ornano, le baron Legoux, Clément de Royer, le colonel Villot, le comte Martinet, le comte de Girardin, le commandant Mauget, Théophile-Gautier fils, Fortier Maire, André Martin-Saint-Léon, etc.

On remarquait encore un ancien voltigeur de la garde impériale, Denis Roch, qui s'intitule « Ordonnance de Napoléon Ier au musée historique de l'armée. » M. Roch était venu coiffé de l'ancien shako des voltigeurs, orné de l'aigle et d'un haut plumet rouge et jaune.

Pendant la messe, M. Eugène Gigout a exécuté sur le grand orgue une marche funèbre de sa composition, une improvisation sur la mélodie du prince impérial et la « Marche de Saül », de Haendel.

La sortie s'est effectuée sans incident.

LA GUERRE DE CHINE

L'indemnité

Le chiffre total de l'indemnité à payer par la Chine sera, dit-on, de trois milliards de francs.

Sur cette somme, la part de la France serait de 125 millions de francs.

Celle de l'Allemagne serait de 375 millions et celle de l'Angleterre de 300 millions.

UN ACCORD ANGLO-RUSSE

Nous reproduisons sous toutes réserves la grave nouvelle suivante que la « Liberté » dit recevoir de son correspondant de Londres :

« Je crois pouvoir vous affirmer que, comme corollaire à l'accord anglo-allemand, un nouvel accord a été conclu récemment entre la Russie et l'Angleterre.

» On dit ici qu'en échange d'une pleine liberté d'action laissée en Manchourie au gouvernement du tsar, celui-ci se serait engagé à ne pas intervenir dans le conflit Sud-Africain.

» Je crois, quant à moi, que cet accord a une portée plus considérable et que l'Allemagne y a donné son approbation tacite.

» Ce qui le prouverait, c'est le soin avec lequel la presse officieuse allemande a déclaré que le traité particulier de la Russie et de la Chine ne donnait pas lieu à la mise à exécution de l'accord anglo-allemand.

» On ajoute dans les cercles financiers de Londres, que la Russie serait prête à faire toutes les concessions pour se procurer l'argent qu'elle a vainement cherché ces temps-ci, en France, en Angleterre et aux Etats-Unis. La persistance de ce bruit m'oblige à vous le signaler. »

Mgr Favier

Le « Gaulois » et le « Figaro » publient le récit de conversations avec Mgr Favier, évêque de Pékin, qui renouvelle, et très énergiquement ses protestations, contre les accusations de pillage portées contre les missionnaires.

Il fait le plus grand éloge de M. Pichon qui, dit-il, a fait tout son devoir, plus que son devoir.

Mgr Favier dit que la situation à Pékin ne lui semble pas mauvaise ; il croit que la paix et l'ordre refleuriront là-bas avec le printemps.

Quant à lui, il aura prochainement une entrevue avec le ministre des affaires étrangères ; il se rendra ensuite à Sainte-Anne d'Auray où il déposera un « ex-voto » au nom des marins qui participèrent à la défense de Pei-Tang ; puis il ira passer quelques jours en Bourgogne où il est né.

L'INCIDENT DU DUC DE NORFOLK A ROME

Une allocution au Vatican. — L'ancien ministre anglais et le rétablissement du pouvoir temporel du Pape. — L'émotion au Quirinal.

Rome, 9 janvier. — Le monde officiel et les chauvins de Rome intangible ont été violemment secoués hier par le passage de l'adresse à Léon XIII lue hier, au Vatican par le duc de Norfolk, l'un des chefs du pélerinage catholique anglais.

Voici d'abord le texte de ce passage qui n'a été qu'analysé dans les dépêches envoyés à l'étranger :

« Nous prions et avons confiance d'être les témoins de la restauration du pontificat romain dans cette position de temporelle indépendance que Votre Sainteté a déclarée être nécessaire au réel accomplissement des devoirs d'une charge qui embrasse le monde. »

Le gouvernement a été tellement surpris et ému qu'il a ordonné la saisie de tous les exemplaires de la « Voce della Verita » et de l'« Osservatore Romano » deux organes catholiques qui ont reproduit, dès hier soir, l'adresse du pélerinage des Anglais catholiques.

Le prétexte invoqué est que cette publication est une excitation directe à la destruction de l'unité italienne.

D'autre part, la police s'est cru obligée de prendre des précautions pour protéger l'hôtel, où est descendu le duc de Norfolk et les principaux membres du pélerinage. Mais au grand dépit des autorités, aucune tentative de manifestation ne s'est produite.

Les journaux surtout ceux officieux, n'osant pas tenir un langage trop acrimonieux contre l'Angleterre dont les bons offices sont si nécessaires à l'Italie, se sont avisés de reprocher au Pape d'avoir imposé l'introduction dans le texte de l'adresse du vœu relatif au rétablissement du pouvoir temporel.

Mais cette rouerie ne trompe personne, car le souhait par l'ancien ministre anglais a été tout spontané et s'inspire du sentiment unanime des pélerins et des catholiques demeurés en Angleterre.

Déjà on annonce une interpellation à la Chambre à propos de l'incident.

Londres, 9 janvier. — Les journaux du soir commentent vivement l'adresse lue au Pape par le duc de Norfolk.

La « Pall Mall Gazette » écrit que le rétablissement du pouvoir temporel est une aspiration qu'il est parfaitement légitime d'exprimer.

Le « Globe » estime que l'incident n'empêchera pas l'Angleterre de rester la meilleure amie de l'Italie.

La France et la Russie

Les télégrammes suivants ont été échangés entre les ministres des affaires étrangères de Russie et de France :

Son Excellence Monsieur le comte Lamsdorff, ministre des affaires étrangères. — Yalta.

Veuillez agréer mes bien sincères félicitations à l'occasion de votre nomination au ministère des affaires étrangères.

Il me plaît d'y voir, ainsi que dans nos relations déjà anciennes et si confiantes, la gage d'une collaboration plus étroite encore dans l'intérêt commun de nos deux pays.

DELCASSÉ.

Son Excellence Monsieur Delcassé, ministre des affaires étrangères. — Paris.

Vivement touché des félicitations que vous avez bien voulu m'adresser, je vous en remercie de tout cœur.

Votre Excellence connaît tout le prix que j'attache à nos relations personnelles et ne saurait douter de mon sincère désir de pouvoir contribuer à la consolidation de l'étroite et invariable amitié qui unit nos deux pays.

LAMSDORFF.

LA GUERRE DANS LE SUD DE L'AFRIQUE

L'invasion du Cap

L'invasion du Cap continue. Les Boers sont maîtres de plusieurs districts au nord de celui de Capetown, et ils ont déclaré que leur incursion n'est que l'avant-garde d'une invasion plus en force de De Wet.

Les Afrikanders fournissent aux Boers des chevaux et des vivres.

Même les journaux anglais reconnaissent que cette invasion est un fait unique dans l'histoire.

Ladysmith menacée

Durban, 8 janvier. — Les autorités militaires prennent des précautions rigoureuses à Ladysmith, (Natal), parce que le bruit a couru qu'on avait aperçu des Boers dans le voisinage. On ne permet à aucun des visiteurs de se rendre au camp des prisonniers.

LA CATASTROPHE
de la « Russie »

En vue de Marseille. — Le paquebot échoué. — Vaines tentatives de sauvetage. — Tout est perdu. — Situation tragique. La foule. — Scènes navrantes.

Marseille, 9 janvier. — L'échouement de la « Russie », qu'on a nommé au début la « Russia », ayant à bord quarante-six passagers et cinquante-six hommes d'équipage, est devenu, ainsi que vous le faisaient prévoir mes dernières dépêches d'hier, une véritable catastrophe.

Dès les premières heures du sinistre, on le sait, on avait cru qu'il serait possible de faire le sauvetage du navire ou tout au moins celui des passagers ; on croyait encore qu'une partie de ceux-ci avaient été débarqués ; malheureusement, il n'en a rien été et l'ouragan, redoublant d'intensité, a rendu jusqu'ici toute tentative inutile.

La membrure du navire a été battue toute la nuit par une mer démontée ; le rouf central seul, émerge de l'eau, ainsi qu'une partie du gaillard d'avant. Dans cette partie, on a aperçu, pendant la nuit, courir une lumière. Aucune communication n'a pu être établie avec le navire.

Ce matin les vagues continuent de déferler avec violence sur ce qui reste du navire.

LES PASSAGERS ET L'ÉQUIPAGE

Voici la liste des quarante-six passagers de la « Russie » :

Première classe : M. Colombani, officier principal d'administration, et sa femme ; lieutenant Desgré du Lou, du 2e chasseurs d'Afrique.

Deuxième classe : MM. Guyet et Coralt, fabricant de bâches, à Lyon, sa femme et un enfant ; Mme Jeanne Durand, belle-fille de M. Ferradon, fils du général Ferradon ; MM. Boulet-Beylier, employé aux eaux et forêts, et son père ; Boquin, Guérin, Henri Tesserot, vérificateur des douanes.

Troisième classe : MM. Bovet, Melloul, Nahon et Grégorio, brigadier au 2e chasseurs ; de Salles et sa femme, artistes lyriques ; Castel et sa fille ; Schiaffino, Touboul, Mardochée et Tulgraf, quartier-maître de la défense mobile ; Debroos, matelot du « Jauréguibéry » ; Pincernain, deuxième maître mécanicien de marine ; Louis Janot, Scharber, et huit militaires.

Quatrième classe : M. Lalechépe et sa fille ; Carnac, Blanchet, Abrieux, Valentin Buarnic, matelot de la défense mobile ; Liane et Blanche Martin, artistes.

L'ÉCHOUEMENT

Marseille, 9 janvier. — C'est dans la nuit de dimanche à lundi que la « Russie », commandant Jouve, s'est échouée sur la plage de Faraman. Son commandant, un des meilleurs et des plus vieux capitaines de Marseille, faisait cette route depuis plusieurs années ; il a été trahi cette fois par le brouillard et une terrible fatalité.

C'est au même endroit qu'ont eu lieu les naufrages du « Pergame », du « Pytheas », de l'« Amélie » et de l'« Alix ». Ce nouveau sinistre n'a pas d'autre cause que les précédents, et il est la confusion des feux de Planier et de Faraman, qui ont les mêmes éclats et à peu près exactement la même situation. Par temps de brume, il est impossible de les distinguer l'un de l'autre et on se trouve à terre en cas de confusion alors qu'il est trop tard pour s'en tirer ; c'est ce qui est arrivé à la « Russie »,qui est ensablée en plein dans la plage.

Ce navire, l'un des plus beaux de la Société générale des transports maritimes, revenait d'Oran.

TENTATIVES DE SAUVETAGE

L'amiral Besson, commandant de la marine à Marseille, aussitôt prévenu par dépêche, prenait immédiatement les mesures que comprenait la situation. Le pilotage de Marseille,envoyait l'« Eclaireur » au secours du navire échoué, mais étant donné l'état de la mer, le bateau-sauveteur n'a pu arriver que jusqu'au cap Couronne.

A dix heures, les remorqueurs « Marius », « Chambon » et le « Solinier » sortaient du port de Marseille, envoyés par la Compagnie, mais durent relâcher à Port-Louis du Rhône.

A la même heure partait le navire danois « Danmark », qui arriva à quinze cents mètres de la « Russie », sans pouvoir l'approcher davantage. Là, par dix-huit mètres de fond, la mer brisait avec une telle violence que le « Danmark » courait risque lui-même d'être submergé.

Après avoir attendu plusieurs heures et essayé de faire des signaux qui restaient sans réponse, il a été obligé de rentrer à Marseille.

Pendant cette première journée de lundi, le paquebot résista assez bien, présentant son arrière au large. Il n'était pas dans une situation trop dangereuse ; mais, dans la nuit, la tempête redoubla. Les vents, qui étaient à l'Est, tournèrent à l'Est-Sud-Est et la « Russie » embarda légèrement. Malheureusement, dans ce mouvement, le paquebot incline sur tribord et se présenta absolument à découvert à la fureur des vagues. La mer ne cessa de balayer le pont de l'avant à l'arrière, emportant tout sur son passage. Seuls, quelques hommes de l'équipage purent tenir sur la passerelle. Les autres sont, avec les passagers, à l'intérieur, ou emportés par le vent.

SECOURS INUTILES

Marseille, 9 janvier. — Dès l'aube, hier matin mardi, on faisait de nouvelles tentatives. L'amiral Besson envoyait le remorqueur « Travailleur ». le croiseur « Galilée » en rade de Toulon recevait l'ordre de se tenir prêt à partir, mais leur départ était impossible, vu l'état de la mer.

Les canots de sauvetage de Cran-du-Roi, de Carro et des Saintes-Marie, de leur côté, ne pouvaient prendre la mer, si furieuse que, dans le port de Saint-Louis-du-Rhône, les navires en perdition ont dû chercher un refuge dans les écluses du canal.

Les canons porte-amarres, dont on a essayé de se servir, ont mal fonctionné et, en tout cas, n'ont pas pu atteindre le bord du navire. On a également essayé d'envoyer à terre des radeaux pour établir un va-et vient, car la « Russie » n'est pas à plus de quatre cents mètres du rivage, mais les courants ne portaient pas à terre et suivait une route parallèle au rivage. On ne pouvait donc rien faire.

Sur la plage se trouvaient plus de mille personnes, assistant, impuissants, à ce drame horrible. Et la tempête continuait plus furieuse !

A la nuit, l'arrière du navire enfonçait dans le sable mouvant ; les écoutilles étaient défoncées, et les paquets de mer prenaient possession des cales et des machines. On apercevait quelques-uns des malheureux naufragés à l'avant du navire, se cramponnant aux cordages et faisant des signaux désespérés.

A six heures trente, le bâtiment était coulé jusqu'au milieu du pont, continuant à s'anéantir peu à peu dans le gouffre sous l'effort des lames. A sept heures, aucun cadavre n'était venu à la côte où, seulement, quelques débris du navire ont été recueillis.

Le navire était abandonné à son sort jusqu'au lever du jour. Sur la rive, de braves pêcheurs avaient attendu jusqu'à la fin un moment d'accalmie pendant possible le sauvetage.

On savait seulement que la « Lorraine », vapeur de la même Compagnie envoyé de Cette, devait croiser en ce moment devant Faraman.

SAUVETAGE IMPOSSIBLE

Mercredi matin, à l'aube, les tentatives de sauvetage ont recommencé. Le « Danmark » est reparti ce matin à trois heures, mais l'état de la mer est aussi mauvais qu'hier et cette nouvelle épreuve fut inutile.

Les bateaux de pilotage n'ont pu tenir contre la violence des vagues et ont dû rentrer dans le port de Marseille.

Des torpilleurs ont essayé une nouvelle sortie, mais en présence de l'inanité de leurs efforts, ils ont été obligés de rentrer à Port-Louis du Rhône et à Port De Bouc. Le « Solinier », de son côté, n'a pu ce matin sortir de Port-Louis où il est réfugié dans une écluse.

Les canotiers de Carro, luttant contre la violence de la tempête sont partis afin de tâcher de lancer des amarres à bord du navire, mais malgré les efforts dépensés, la catastrophe paraît imminente.

On dit aujourd'hui que les canons porte-amarres dont on ne dirigea hier que deux flèches du côté du navire durent s'arrêter faute de munitions. A sept heures ce matin, était transmise à l'amiral Besson la dépêche suivante du commissaire d'inscriptions maritimes d'Arles qui se trouve sur les lieux :

Nous redoutons un épouvantable désastre. Le temps est le même qu'hier et le bâtiment est submergé. Il y a probablement de nombreuses victimes à l'arrière. Il est inutile d'envoyer un navire de Toulon, car la « Russie », très voisine de la terre, ne pourrait être accostée.

Toutes les chances de salut résident dans les efforts qui vont être tentés du côté de la terre.

Voici maintenant le texte d'une dépêche reçue à sept heures et demie du matin par la direction de la Compagnie des transports maritimes :

La tempête continue malheureusement avec violence. On a aperçu cette nuit une lumière dans le gaillard d'avant. Le désastre est épouvantable.

Signé : LACHAUD, administrateur.

SITUATION TRAGIQUE

Marseille ,9 janvier. — Deux mille personnes sont sur la côte à deux kilomètres, navrées, désespérées de ne pouvoir porter secours aux naufragés, mais le temps est si mauvais que toute tentative d'approcher paraît devoir être fatale.

On distingue, de loin, des groupes de passagers sur la passerelle et sur la partie du navire non submergée Ces malheureux font des gestes désespérés, appelant du secours, mais les lames les inondent constamment.

Le navire s'enfouit lentement dans le sable.

A neuf heures, la Compagnie reçoit une nouvelle dépêche annonçant qu'on a essayé vainement encore d'user du canon porte-amarres. On voudrait établir une sorte de pont de cordages pour relier la « Russie » à un navire de secours, mais toutes les tentatives ont échoué.

Au moment de la catastrophe finale, si elle se produit, on espère que quelques personnes pourront se sauver à la nage, et être recueillies sur une embarcation, si toutefois le temps permet d'approcher à quelques encâblures.

SCÈNES POIGNANTES

Aux bureaux de la Compagnie, le spectacle est poignant. Les familles des malheureux naufragés sont là, les yeux en pleurs, attendant des nouvelles.

A onze heures trente, le guetteur du phare envoie un télégramme-téléphonne, annonçant que la mer rejette déjà des cadavres sur la côte..

A cette désolante nouvelle ,des cris d'angoisse se font entendre et des scènes déchirantes se produisent, quelques femmes s'évanouissent. De tous les yeux tombent des larmes ; les parents demandent avec anxiété des nouvelles ,mais la Compagnie est impuissante à les fournir.

L'attente est cruelle, l'angoisse est immense. Pauvres infortunés !

Diverses versions circulent. D'après quelques-uns, la « Russie » serait complètement submergée depuis neuf heures du matin.

D'après d'autres, plusieurs passagers de l'arrière auraient déjà été asphyxiés, mais la majorité aurait eu le temps de se réfugier sur l'avant qui émerge encore.

ESPOIR QUAND MÊME

Marseille, 2 heures 20. — Les dernières nouvelles disent que la « Russie » s'est avancée de quelques mètres, du côté de la côte, sous l'action des lames,sans améliorer sa situation. A deux heures, on apprend que le « Danmark » vient de rentrer à Port-Louis, du Rhône, sans avoir réussi dans sa tentative de sauvetage. Il est allé faire du charbon et des vivres et repartira à la première accalmie.

Un canot de sauvetage a voulu tenter l'aventure mais, à 150 mètres de terre, les lames l'ont roulé et les hommes qui le montaient ont dû se sauver à la nage, risquant de se noyer.

On a essayé d'envoyer une corde au moyen d'un cerf-volant,lancé d'un navire qui se tenait au large Cette tentative n'a pas abouti. Cependant, on ne désespère pas d'établir un va-et-vient avec une amarre et une embarcation pour le sauvetage. On va tenter d'envoyer une embarcation plate, à faible tirant d'eau pour approcher du bâtiment.

Un millier de personnes sont toujours sur la rive, désespérées de leur impuissance. Les douaniers de